

noir d'Embrun, et quand Marietta sut qu'il allait partir, elle sentit s'ouvrir en son cœur une plaie large et profonde, une blessure qui ne devait jamais se cicatriser. Au jour du départ, pleine de courage et de sacrifice, elle dit à Christian :

— Je vous rends vos promesses, donnez-moi les miennes ; revenez au manoir, où je penserai toujours à vous... mais ne m'aimez plus !...

Quand Christian eut disparu, Marietta pleura toutes les larmes de son cœur.

Ah ! qu'il faut de l'héroïsme pour dire à l'amour : " Je te préfère le sacrifice ! " Qu'il faut de dévouement pour dire à son cœur : " Je t'écrase et je te broie pour toujours ! "

Avez-vous vu, par les chaudes journées d'été, un jeune enfant qui croit surprendre, dans les fleurs embaumées, le papillon voltigeant ? Il pense tenir l'insecte, sa figure s'illumine d'un sourire, il ouvre ses petits doigts : il n'y a plus que la poussière dorée ravie aux ailes du papillon ! Et là-bas, le fugitif tourne et vole dans le calice des fleurs.

Marietta pensait tenir le bonheur ; elle l'avait vu, radieux, venir à elle ; elle en avait pressenti les délices et les extases, et quand elle croyait le saisir et le fixer, il avait fui !

Dans son cœur, Marietta n'avait plus trouvé que l'illusion du bonheur... la poussière d'or dérobée aux ailes du fugitif !

* *

Un an plus tard, Marietta jetait sur les genoux de Mme de Clary une gerbe de fleurs, et la châtelaine demandait :

— Christian ne revient pas au manoir ? Ne l'aimais-tu pas, Marietta ?

— Il était si gentil... Mère, je t'aime bien mieux, toi !

Marietta se penchait vers la châtelaine, déposait un long baiser sur ses yeux, éternellement endormis, pendant que deux larmes roulaient dans le calice des fleurs, tout humides encore des pleurs de la rosée !

Laurette de Valmont

PAGES OUBLÉES

La ville de Chambéry vient d'élever un monument à Xavier et Joseph de Maistre. Voici quelques pages empruntées à l'œuvre des deux célèbres écrivains :

LE BOURREAU

Je vous crois trop accoutumés à réfléchir, messieurs, pour qu'il ne vous soit pas arrivé souvent de méditer sur le bourreau. Qu'est-ce donc que cet être inexplicable qui a préféré, à tous les métiers agréables, lucratifs, honnêtes et même honorables qui se présentent en foule à la force ou à la dextérité humaine, celui de tourmenter et de mettre à mort ses semblables ? Cette tête, ce cœur sont-ils faits comme les nôtres ? ne contiennent-ils rien de particulier et d'étranger à notre nature ? Pour moi, je n'en sais pas douter. Il est fait comme nous extérieurement ; il naît comme nous ; mais c'est un être extraordinaire, et pour qu'il existe dans la famille humaine il faut un décret particulier, un FIAT de la puissance créatrice. Il est créé comme un monde. Voyez ce qu'il est dans l'opinion des hommes, et comprenez, si vous pouvez, comment il peut ignorer cette opinion ou l'affronter ! A peine l'autorité a-t-elle désigné sa demeure, à peine a-t-il pris possession, que les autres habitations reculent jusqu'à ce qu'elles ne voient plus la sienne. C'est au milieu de cette solitude et de cette espèce de vide formé autour de lui, qu'il vit seul avec sa femelle et ses petits, qui lui font connaître la voix de l'homme : sans eux, il n'en connaîtrait que les gémissements... Un signal lugubre est donné ; un ministre abject de la justice vient frapper à sa porte et l'avertir qu'on a besoin de lui : il part ; il arrive sur une place publique couverte d'une foule pressée et palpitante. On lui jette un empoisonneur, un parricide, un sacrilège ; il le saisit, il l'étend, il le lie sur une croix horizontale, il

lève le bras : alors, il se fait un silence horrible, et l'on n'entend plus que le cri des os qui éclatent sous la barre, et les hurlements de la victime. Il la détache ; il la porte sur une roue : les membres fracassés s'enlacent dans les rayons ; la tête pend ; les cheveux se hérissent, et la bouche, ouverte comme une fournaise, n'envoie plus par intervalle qu'un petit nombre de paroles sanglantes qui appellent la mort. Il a fini : le cœur lui bat, mais c'est de joie ; il s'applaudit, il dit dans son cœur : *Nul ne roue mieux que moi*. Il descend : il tend sa main souillée de sang, et la justice y jette de loin quelques pièces d'or qu'il emporte à travers une double haie d'hommes écartés par l'horreur. Il se met à table, et il mange ; au lit ensuite, et il dort. Et le lendemain, en s'éveillant, il songe à tout autre chose qu'à ce qu'il a fait la veille. Est-ce un homme ? Oui. Dieu le reçoit dans ses temples et lui permet de prier. Il n'est pas criminel ; cependant aucune langue ne consent à dire, par exemple, *qu'il est vertueux, qu'il est honnête homme, qu'il est aimable, etc.* Nul éloge moral ne peut lui convenir ; car tous supposent des rapports avec les hommes et il n'en a point.

Et, cependant, toute grandeur, toute puissance, toute subordination repose sur l'exécuteur : il est l'horreur et le lien de l'association humaine. Otez du monde cet agent incompréhensible ; dans l'instant même, l'ordre fait place au chaos, les trônes s'abîment et la société disparaît. Dieu, qui est l'auteur de la souveraineté, l'est donc aussi du châtement : il a jeté notre terre sur ces deux pôles ; car *Jéhovah est le maître des deux pôles, et sur eux il fait tourner le monde.*

JOSEPH DE MAISTRE

LA ROSE

Il ne tiendrait qu'à moi de faire un chapitre sur cette rose sèche que voilà, si le sujet en valait la peine : c'est une fleur du carnaval de l'année dernière. J'allai moi-même la cueillir dans les serres du Valentin, et le soir, une heure avant le bal, plein d'espérance et dans une agréable émotion, j'allai la présenter à Mme de Hautcastel. Elle la prit, — la posa sur sa toilette, sans la regarder et sans me regarder moi-même. Mais comment aurait-elle fait attention à moi ? Elle était occupée à se regarder elle-même. Debout devant un grand miroir, toute coiffée, elle mettait la dernière main à sa parure : elle était si fort préoccupée, son attention était si totalement absorbée par des rubans, des gazes et des pompons de toute espèce, amoncelés devant elle, que je n'obtins pas même un regard, un signe. Je me résignai : je tenais humblement des épingles, toutes prêtes, arrangées dans ma main ; mais son carreau se trouvant plus à sa portée, elle les prenait à son carreau, et, si j'avais la main, elle les prenait de ma main, — indifféremment ; — et, pour les prendre, elle tâtonnait, sans ôter les yeux de son miroir, de crainte de se perdre de vue.

Je tins quelque temps un second miroir derrière elle, pour lui faire mieux juger de sa parure ; et sa physionomie se répétant d'un miroir à l'autre, je vis alors une perspective de coquettes, dont aucune ne faisait attention à moi. Enfin, l'avouerai-je ? nous faisions, ma rose et moi, une fort triste figure.

Je finis par perdre patience, et, ne pouvant plus résister au dépit qui me dévorait, je posai le miroir que je tenais à la main, et je sortis d'un air de colère, et sans prendre congé.

— Vous en allez-vous ? me dit-elle en se tournant de côté pour voir sa taille de profil.

Je ne répondis rien ; mais j'écoutai quelque temps à la porte, pour savoir l'effet qu'allait produire ma brusque sortie.

— Ne voyez-vous pas, disait-elle à sa femme de chambre, après un moment de silence, ne voyez-vous pas que ce *caraco* est beaucoup trop large pour ma taille, surtout en bas, et qu'il faut y faire une basque avec des épingles ?

Comment et pourquoi cette rose sèche se trouve là sur une tablette de mon bureau, c'est ce que je ne vous dirai certainement pas, parce que j'ai déclaré qu'une rose sèche ne méritait pas un chapitre.

Remarquez bien, mesdames, que je ne fais aucune réflexion sur l'aventure de la rose sèche. Je ne dis pas

que Mme de Hautcastel ait bien ou mal fait de me préférer sa parure, ni que j'eusse le droit d'être reçu autrement.

Je me garde encore avec plus de soin d'en tirer des conséquences générales sur la réalité, la force et la durée de l'affection des dames pour leurs amis. Je me contente de jeter ce chapitre (puisque c'en est un,) de le jeter, dis-je, dans le monde, avec le reste du voyage, sans l'adresser et sans le recommander à personne.

XAVIER DE MAISTRE.

S. EXC. MGR LORENZELLI

S. Exc. Mgr Lorenzelli, le nouveau nonce apostolique à Paris, dont nous publions le portrait, est né le 11 mai 1853, à Bardi, dans le diocèse de Bologne. S. Exc. Mgr Lorenzelli passa par le séminaire romain, puis devint, très jeune, professeur de philosophie au



collège romain où il publia un traité remarquable suivant saint Thomas et Aristote. Nommé, il y a six ans, internonce en Hollande, il parvint à faire créer une chaire de philosophie catholique à l'Université protestante d'Amsterdam. Depuis décembre 1896, il occupait la nonciature de Munich, poste dont on connaît l'importance et où il a déployé des qualités diplomatiques de tout premier ordre.

PHILOSOPHIE FÉMININE

I

Le mariage ; un échange de procédés variés.

II

L'éducation : l'art d'enjoliver ses défauts.

III

Le bonheur : un acte de volonté ; parfois, de résignation.

IV

Le sens commun... combien rare !

V

Etre terre à terre : une mouche dont on a arraché les ailes.

VI

L'esprit, c'est la parole illuminant la pensée.

VII

Savoir-vivre : tirer de tout le meilleur parti.

VIII

Vieillir : voir clair en soi et chez les autres.

IX

L'éloquence : hypnotisme.

X

La bonté : une rose d'arrière-saison poussée parmi des ronces.

XI

Souffrir aide à mourir.

XII

Jouer, dernière lubie des cœurs blasés.

SYLVANE DE KERHALVÉ